

Description d'un litige

La superbe définition que donne Julien Gracq de la littérature, ce phénomène poétique dans lequel il voit l'inscription du « litige de l'homme avec le monde qui le porte » trouve une idéale illustration dans *Ripple-marks*. Ce livre marque, avec une maîtrise évidente, un palier, un aboutissement dans une œuvre mince et dense, exigeante et cohérente, très personnelle. Muno l'a édifiée jusque-là en six récits répartis sur vingt années d'un ton facétieux qui n'est que le masque souriant de la rigueur. Les exergues que se choisissent les auteurs sont aussi révélateurs que les amis que l'on se gagne : ils forment la vraie famille. Muno cite, à l'entrée de ses romans et nouvelles, Bruno Schultz, Franz Hellens, Franz Kafka et, au fronton de ce nouveau roman méditatif, sarcastique et tragique, Jean-Paul Richter. Il a opté pour sa galaxie.

Ripple-marks est peut-être le plus grave de ses livres. C'est sans doute pour cela qu'il est aussi le plus « farce ». Le narrateur fétiche de Muno s'y retrouve, un petit homme effacé et triste, si proche des chapeaux melon de Magritte ou des longs manteaux de Folon, un monsieur qui prend tout naturellement la couleur grisaille, même face à une plage ensoleillée. C'est que le « je » de *Ripple-marks* (l'auteur s'identifie à lui sans mystère, le désignant ironiquement par « Muno ou l'aventure ») est en vacances, et, par la même occasion, en vacance de tout. Il est face à la mer, c'est-à-dire, comme chacun de nous, face à la mort, mais se garde bien de faire un pas de plus. Il reste aux confins, sur la terrasse d'un appartement de villégiature et de là-haut, en posture de guetteur, observe la plage.

Parfois, il sacrifie volontiers au lapsus, et se décrit devant une page, la page blanche que sa blancheur défend, et sur laquelle il rature. Apparaissent sur cette étendue ambiguë, comme sur la feuille du dessinateur, des figures, des personnages, des caricatures. Ils sont aussi grotesques que dans les irrésistibles nouvelles de *La Brèche* mais dans la mesure où, cette fois, Muno se pose ouvertement en écrivain, où, comme il l'appelait de ses vœux dans *Le Joker*, il montre le montreur autant que les marionnettes, il s'estime

dégagé de toute obligation à leur égard, et évacue allègrement la tendresse. Cela nous vaut un jeu de massacre féroce et jubilatoire où il stigmatise, sans s'en exclure un seul instant, ce qui donne tout son poids à son réquisitoire, l'étroitesse mesquine de l'humanité belge.

Voici un livre éminemment moderne, où l'écriture est toujours avouée, démasquée, mise au centre plutôt que repoussée dans les coulisses. Une écriture qui n'a pourtant rien de calfeutré, de désengagé, mais acquiert le statut d'une fonction vitale. Il s'agit, avant tout, de négocier sa survie, de ne pas s'abîmer dans le vide, de résister à l'appel du rien, de ne pas céder à ce « vertige mou » que Jacques Crickillon a décelé dans les textes de Muno. Avec la conscience, cependant, que la littérature est vaine autant que ces *ripple-marks*, ces rides que forme la mer sur la plage le temps d'une marée. Une consolation dans ce désastre tranquille ? La phrase que le narrateur met tout le livre à assembler et qui dit, froidement : « Et la nuit de ta mort sera plus aimable que le jour gris de ta naissance. »

Jacques De Decker

À Jacqueline

Ripple-mark, *n.f.* (*mot angl.*). *Petite ride de sable ou de gravier formée par la mer sur les plages.*

(*Petit Larousse illustré, 1974.*)

Je voudrais encore pouvoir caresser la tête de mort de ce bienfaiteur qui inventa les vacances caniculaires ; je ne peux jamais me promener à cette époque sans penser qu'à ce moment mille gens d'écoles tordus sur leurs tables se redressent et que le dur cartable repose débouclé à leurs pieds et qu'ils peuvent enfin chercher ce que leur âme aime, des papillons — ou des racines carrées — ou des racines de mots — ou des herbes — ou leur village natal.

Jean-Paul Richter, *La vie de Quintus Fixlein.*

PREMIÈRE PARTIE

L'ŒIL NU

1

Aujourd'hui.

Aujourd'hui je n'irai pas sur la plage. Tout à l'heure peut-être.

Non, c'est décidé, aujourd'hui je ne descendrai pas. Plus. Lorsqu'elle appartient au soleil, la plage, Véronique-sur-la-plage, Véronique-les-yeux-fermés, je suis de trop, je gêne. Ma présence, c'est de l'ombre. Et mon odeur, ma triste odeur de craie, antisolaire... Parmi les corps abandonnés, les peausseries précieuses, je veille, insomniaque (ou insomniaux ?), assis comme au tribunal, piqué tout droit dans mon fauteuil de sable. À peine consens-je (*me résous-je* serait plus exact, mais laissons là ces scrupules) à ôter mon veston, à retrousser les

manches de ma chemise. J'ai toujours craint de me dénouer. Il suffit d'un grain de sable pour tuer une montre, et la mienne est d'or fin. Un héritage.

Derrière l'écran de mon journal, je prends un bain de mots. Typothérapie.

De songeries aussi. D'amères, grimaçantes songeries. Ma tête est une caverne pleine de chauves-souris. Je les crucifie, ça me fait un peu mal, j'en tapisse mon intérieur, c'est doux, sec, pelucheux. Mon nid de poussière, mon vieux cocon d'enfance, prêt à flamber comme une torche.

D'un féroce incendie je caresse l'image.

Ce n'est pas le pétrole qui manque, c'est l'étincelle. J'aurais besoin de circonstances un peu particulières, qui m'aideraient. Qu'on me vole, par exemple, qu'on me confisque d'un seul coup toutes mes paperasses, qu'on me déshérite, me déracine, me décurriculise. Je n'attends que cela pour filer à l'antipode imprévisible de moi-même, me faire maître-clochard, trahir enfin, avec délectation, les espoirs livides dont on m'empoisonna jadis.

Ce n'est pas sérieux. De la chansonnette. Me détrousser n'intéresse personne : je ne suis pas volable.